

TOUS MES AMIS

Lorsque je reverrai Werner une fois que tout sera achevé, il n'aura pour m'accueillir qu'un ricanement nerveux. Il fera quelques pas en arrière, prudent et, pour une fois, incertain.

Je demande à Séverine de me parler de son mari, ce qu'elle fait d'abord avec une réticence boudeuse, puis, comme je ne cache pas ma curiosité, avec sècheresse et parcimonie.

Je me reproche ensuite de m'être montré avide. Avance à petits pas, me dis-je, avec Séverine, ta bonne, car elle te devine aussi sûrement que ta propre mère.

Mais Séverine est ma cadette d'une quinzaine

d'années, et pourquoi, alors, faut-il que je m'intéresse de si près au mari de Séverine, certainement un obscur jeune homme comme elle est, elle, une banale jeune femme charmante que je paye pour accomplir chaque jour chez moi les tâches qui m'ennuient ?

Sois lent, sois prudent, me dis-je, avec Séverine, et coule-toi dans l'herbe la plus haute, arrête-toi loin de ton objet.

Car il me semble depuis le début qu'elle ne tient pas à son travail chez moi suffisamment pour hésiter à le laisser tomber dans le cas où quelque chose, comme mon attitude inquisitrice, lui déplairait. Et comme je me sens souvent gêné et mécontent d'observer Séverine dans l'exécution d'une corvée dont rien ne m'empêcherait de m'acquitter moi-même, je m'accuse de vouloir, en la pressant de questions doucereuses dès qu'elle relève la tête, abuser d'elle complètement, puisqu'il ne m'échappe pas qu'elle ne peut guère avoir la présence d'esprit de mesurer ses réponses, de se taire ou d'éluder, lorsque je l'interroge si inopinément qu'elle sursaute, sortant de la salle de bains, encore rouge et décoiffée de s'être penchée dans ma baignoire profonde.

Peu à peu, une connaissance du mari de Séverine se construit en moi. Je sais les faits essentiels : il tra-

vaille au guichet de la poste, il a trente ans comme Séverine, des yeux et des cheveux de telle couleur, etc.

Je suis longtemps avant d'oser lui demander si...

J'arrive posément devant Séverine, souris à ma façon ardente et courtoise, desserre les lèvres mais certains mots précis demeurent coincés dans ma gorge. Séverine me regarde de ses minces yeux dorés, étonnée, puis elle hausse les épaules et passe son chemin en me contournant avec tact.

Je me plante fermement dans le couloir, les bras étendus de manière à interdire toute issue. Séverine arrive de ma chambre, les mains vides, comme désœuvrée. D'une voix forte, rauque, je lance :

– Aimez-vous votre mari, Séverine ?

Car c'est la phrase que je n'ai pas réussi, jusqu'alors, à prononcer.

Les sourcils de Séverine se joignent, tout froncés de colère. Elle me regarde fixement. Mais je ne baisse pas les yeux et c'est elle qui doit, après un instant de gêne, renoncer.

– Aimez-vous, Séverine, votre mari ?

Le plaisir que j'éprouve à le dire me fait parler maintenant d'une voix un peu criarde.

A pas lents Séverine avance vers moi. Elle a les bras ballants, le menton légèrement pointé, les lèvres toutes